

GRÉGOIRE ARGUILLÈRE

LE COUP DE PIED  
DE LA VIERGE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

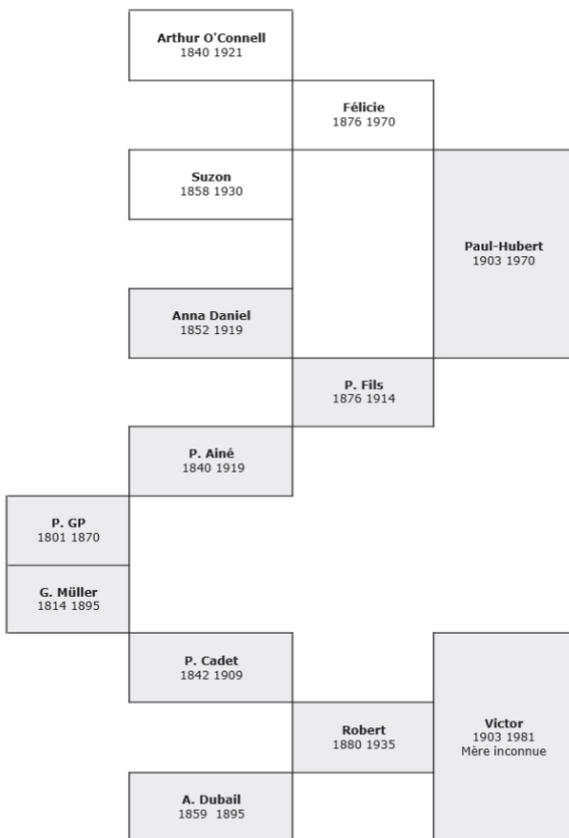
© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042518608

Dépôt légal : août 2025





# Première partie

## Prologue

Ce soir-là, dans le clair-obscur dispensé par la Lune, de jeunes gens, moulés dans leurs jeans à pattes d'éléphant et leurs tee-shirts bigarrés, chaussés de Clarks au daim tacheté et ramolli par l'usage, à la démarche trébuchante, s'insinuaient dans le jardin d'une propriété abandonnée depuis des années. Le mois de juillet était à peine commencé, il était dix heures du soir.

Sise derrière une petite plage de sable blanc sur un petit littoral de Bretagne, cette propriété était environnée d'immenses rochers de granit rose, aux dimensions saisissantes.

Le groupe de jeunes progressait lentement sur un vaste parterre devant la grande maison, dont le toit d'ardoises bleuissait dans le ciel crépusculaire.

Chargés de canettes de bière, pouffant de rire à chaque pas, ils jetaient des coups d'œil curieux sur leurs ombres mouvantes se profilant sur la façade laiteuse et fantomatique de la vaste demeure, vers laquelle ils s'avançaient.

— Ton arrière-grand-père habitait là ! Bah dis donc, c'est digne d'Hitchcock ! s'exclama l'un des garçons, en brandissant sa canette en direction de la maison.

— Ou plutôt les *Hauts de Hurlevent* ! rétorqua une jeune fille, le front ceint d'un bandeau aux motifs floraux et colorés.

Le groupe pénétra par la grande porte entrebâillée de la demeure, et découvrit un grand salon aux murs couverts de boiseries, encombré çà et là de meubles recouverts de housses poussiéreuses dans un désordre indescriptible,

faiblement éclairé par de larges fenêtres donnant sur le jardin et sur la mer.

Des fauteuils usés, des chaises bancales, des tables boiteuses, des assiettes ébréchées, des verres sales, des carafes et des bouteilles vides, semblaient avoir été laissés là, à l'abandon, comme lors d'un départ précipité.

Après avoir traversé cet espace chaotique, les jeunes gens commencèrent à gravir prudemment un grand escalier plongé dans la pénombre. Au cours de leur lente ascension, ils observaient les marches maculées d'une fine couche de sable blanc, irisée par la lumière de la Lune, filtrée par de hautes fenêtres aux carreaux brisés par endroit. De temps à autre, un vent coulis leur caressait le visage en bruissant faiblement, dans le murmure des vagues, dont l'écho leur parvenait depuis le rivage.

Ils poursuivirent leur ascension à tâtons dans le clair-obscur, et aboutirent à un escalier étroit, menant aux combles de la maison.

Ils s'engagèrent à la queue leu leu sur la volée de marches escarpées, au haut desquelles ils aboutirent à une mansarde, aux proportions étroites, avec une terrasse défendue par des balustres en briques rouges, depuis laquelle une vue époustouflante sur la mer les laissa bouche bée.

Ils sortirent en silence sur la terrasse et observèrent les flots constellés de reflets argentés sous la Lune, jusqu'à l'horizon moucheté des éclats répétés de plusieurs phares.

L'un des garçons, resté en arrière, porta son regard vers un secrétaire en bois d'acajou campé dans un coin du petit galetas. Il ouvrit précautionneusement l'abattant, en écoutant d'une oreille distraite le gémissement des longues charnières de cuivre, et vit un petit casque à pointe, posé dans le caisson devant à lui.

Il prit ce casque légendaire, d'abord utilisé par les armées prussiennes au XIX<sup>e</sup> siècle, puis par l'armée allemande jusqu'en 1915, et essaya de l'enfiler :

— Bah dis donc, *ça rentre pas*, il est trop petit ! lança-t-il à ses camarades.

— Eh oui ! Les Teutons avaient de petites têtes, mais de gros bidons ! lui répondit l'un de ses camarades, Arche ! Et s'ils ont été défaits, c'est à cause de la bibine mon pote ! ajouta-t-il, en esquissant un mouvement de va-et-vient avec sa canette de bière sur son torse bombé en avant, dans une posture grotesque.

La jeune fille tripotait nerveusement son pendentif Peace and Love, et fredonnait « *L'Aventura* »<sup>1</sup> de Stone & Charden, pour tenter de se rasséréner, visiblement affectée par l'ambiance spectrale et inquiétante.

C'était le 1<sup>er</sup> juillet 1971, les grandes vacances venaient de commencer pour ces jeunes gens, bien décidés à profiter de chaque instant de leur séjour, sur ce littoral du Trégor balayé par le vent.

---

1 *L'Aventura* : Chanson composée par Éric Charden, sortie en disque 45 tours en 1971.



## Une reconnaissance fatale

En ce jour de novembre 1914, on entendait dans le lointain le bruit sourd de l'artillerie française qui répondait aux batteries allemandes le long de la ligne de front.

Trois cavaliers, du XX<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs de l'armée française, étaient partis en reconnaissance. Des escarmouches, à l'intérieur des lignes ennemies, avaient été signalées au moment même où ces hommes cheminaient à flanc de coteau, dans une petite vallée, après avoir traversé plusieurs champs laissés en friche.

Une fine couche de gel craquait sous les sabots des chevaux qui avançaient au pas, sous le regard attentif de soldats allemands, dissimulés au loin dans leurs casemates, hérissées des canons de lourdes mitrailleuses.

Silencieux, les tireurs embusqués suivaient la lente progression des trois cavaliers depuis plusieurs minutes, dans un silence de sépulture, troublé par les croassements de quelques corbeaux, sautillant sur la terre gelée devant eux.

Le capitaine P., qui ouvrait la marche des cavaliers, avait décidé de mener cette reconnaissance sur le terrain à la suite de l'ordre qu'il avait reçu de se porter en avant avec sa compagnie le lendemain. Le bruit circulait qu'une grande bataille était imminente, et l'endroit s'était révélé particulièrement dangereux ; la veille, des conscrits avaient été pris à revers par des tirs mortels, alors qu'ils avaient dépassé leurs lignes sans le savoir.

Le capitaine P. voulait y voir plus clair dans le jeu des forces ennemies, d'autant plus qu'un bon nombre de leurs positions avaient été acquises dans la plus grande confusion. Le regroupement des troupes, après les assauts répétés des derniers

jours, s'était fait difficilement ; beaucoup de soldats manquaient à l'appel.

Fort de ce constat alarmant, le capitaine ne voulait pas exposer une nouvelle fois ses hommes à des combats rapprochés, sans s'être fait une idée plus précise du terrain, mais aussi des forces ennemies, disséminées de loin en loin derrière les arbres.

Les trois cavaliers progressaient maintenant derrière le mur d'enceinte passablement délabré d'une vaste propriété, dont les sauts-de-loup, noirs de ronces, laissaient deviner par intervalles leurs culottes rouges sur le fond herbeux.

Cela faisait un bon moment qu'ils progressaient ainsi en silence, le regard pointé droit devant eux, cherchant à déceler le moindre mouvement, qui eût pu trahir la présence des soldats allemands, dont les positions se confondaient avec le paysage agreste.

Après avoir parcouru une centaine de mètres à découvert en direction d'une petite futaie, ils se portèrent sur leur droite, pour contourner les grands arbres, sans apercevoir l'une de ces casemates dissimulées derrière des taillis. Elle était bâtie avec de gros rondins de bois empilés, et une petite ouverture, pratiquée sur sa façade, laissait s'échapper le canon d'une mitrailleuse de type MG08, produite en masse par les arsenaux allemands. Cette arme redoutable, d'un calibre de 7,92 mm, pouvant faire feu à une cadence de plus de 500 coups minute, était braquée sur eux.

Comme celles qui fauchèrent des milliers de fantassins en août 1914, occasionnant les plus lourdes pertes de la Grande Guerre, lorsqu'ils attaquaient en masses compactes les positions allemandes, sous un feu dense et mortellement précis, la mitrailleuse était servie par un soldat tapi dans l'ombre. Le doigt posé sur la gâchette de son arme, immobile et silencieux, il laissait s'approcher les cavaliers, avec l'intention de les terrasser d'une salve dévastatrice. Par instant, il tendait l'oreille, pour tenter de surprendre les quelques mots échangés par les trois hommes.